

Simone Molina

## **Archives incandescentes**

*Écrire, entre la psychanalyse, l'Histoire et le politique*

Préface de Benjamin Stora

L'Harmattan, collection Che vuoi ? Psychanalyse et faits sociaux, 2011, 274 p.

---

Lecture par Sandrine Malem

Le livre de Simone Molina, psychanalyste, fondatrice de l'association Le point de Capiton, située dans le Vaucluse, retrace un parcours de vie et de travail qui articule la question du traumatisme autour de celle de l'écriture et développe une réflexion sur le nouage entre l'histoire intime et le politique.

« Les archives sont du domaine de l'historien, mais aussi du psychanalyste qui entend les traces demeurées incandescentes dans l'Inconscient. Elles sont parfois inscrites sur le corps ou dans les passages à l'acte de celui dont l'histoire personnelle est conjuguée de façon traumatique à la grande Histoire. Comment alors pourra-t-il *faire histoire* si rien n'est entendu par l'analyste des éléments historiques de son histoire personnelle, si rien n'est énoncé dans le discours social de ce qui l'a figé dans une place impossible ? », lit-on sur la quatrième de couverture.

Bien mieux qu'un essai théorique et austère, ce livre tisse, dans sa construction même, les questions dont il est le fruit : peuplé de citations issues des livres et des écrivains aimés, ponctués de poèmes de l'auteur et de récits cliniques issus de sa pratique privée ou institutionnelle (tant comme régulatrice d'équipes soignantes qu'animatrice d'ateliers d'écriture), en partie autobiographique et riche d'une élaboration très fine et non dogmatique sur la clinique du traumatisme et le processus de création, il fait également place à l'histoire en rappelant des événements peu connus si ce n'est forclos du discours social, concernant notamment la guerre d'Algérie mais également l'histoire de la communauté juive d'Algérie, « figure majeure et ancestrale de l'altérité au quotidien », selon ses termes, refoulée de l'histoire algérienne contemporaine, et à une réflexion sur l'engagement politique du psychanalyste dans la cité.

Le questionnement de l'écriture et de sa fonction pour des sujets confrontés à des traumatismes de guerre est le thème central de ce livre : Qu'est-ce qui pousse un sujet à écrire ? Quelle place l'écriture a-t-elle face au traumatisme ? Pour sortir l'histoire de l'oubli ? Pour en guérir ? Pour faire trace ? Pour faire lien ?

Pour Simone Molina, l'écriture, la littérature, la poésie sont une modalité de frayage, tout comme l'analyse mais par d'autres voies, pour maintenir une ouverture qui permet de ne pas laisser le traumatisme se constituer comme

un bloc d'obscurité et de silence rigidifiant tous les aspects de la vie et laissant le sujet, et les générations suivantes, en proie aux répétitions hors sens.

Mais de quel type d'écriture s'agit-il ? Et l'écriture est-elle à même, et à quelles conditions, d'inscrire quelque chose qui fasse — selon sa belle expression — « margelle du réel » ? Écrire comme « tentative de séparation, de décolllement de ce qui demeure figé, englué, emmêlé, embroussaillé », dit-elle (p. 56) à propos de la nécessité intime de l'écriture en lien au traumatisme.

L'écriture sera abordée tout le long du livre sous différents angles, tant sur le plan de sa démarche personnelle que celui des ateliers d'écriture animés en différents lieux, mais également le statut et l'accueil qu'il convient de faire à l'écrit apporté par le patient en séance (p. 172 et suivantes).

On y trouvera un développement très intéressant autour des différents types d'écriture à propos du traumatisme, notamment concernant la différence entre témoignage et fiction.

Pour quelqu'un qui a vécu un traumatisme, la fiction serait un « geste de liberté » retrouvée. Simone Molina rappelle que Primo Levi disait que son intention première était d'écrire pour se libérer, avant même de laisser un témoignage. L'œuvre littéraire se situe au-delà du témoignage en ce qu'elle « rend sensible le rapport et le non rapport entre la réalité des faits et la réalité psychique » (p. 55). Aharon Appelfeld, qui écrivit plusieurs romans avant *Histoire d'une vie* où il raconte son expérience singulière, refusait d'être considéré comme un écrivain de la shoah afin de ne pas refermer la mémoire sur les faits et le témoignage : « La vérité d'un sujet ne tient pas à l'exactitude de la narration mais à ce qui sous-tend son discours, la vitalité de sa parole, soit le désir, celui-là même qui a permis à Primo Levi comme à Aharon Appelfeld de survivre à des conditions d'une extrême cruauté, sans méconnaître pour autant ce que l'un et l'autre attribuent à la chance (p. 77). »

La fiction aurait fonction de nouage entre l'imaginaire et le symbolique pour apprivoiser le réel douloureux et impossible à dire (refoulé, nous dit Simone Molina, mais aussi peut-être impossible à refouler, tellement présent qu'il est impossible à évoquer si ce n'est latéralement, avec ce « pas de côté » de la narration). Ainsi la création littéraire ferait sinthome au sens qu'en donnait Lacan : un savoir-faire souple avec la division subjective qui rend possible la jouissance et le désir, contrairement au symptôme qui l'entrave. Le travail d'écriture est alors ce qui rétablit la place du sujet, son style, son nom, son rapport au langage, là où il a été désobjectivé par l'effroi du traumatisme qui a fait trou dans le symbolique.<sup>1</sup> L'imaginaire noué au symbolique venant en quelque sorte aider à la reconstruction de la métaphore mise à mal.

---

1. On peut peut-être parler de « forclusion du sens » par le Réel (en tant qu'impensable de la mort), comme l'évoque Lacan dans le séminaire *Le Sinthome* (leçon du 16 mars 1972), et non d'une forclusion du nom-du-père comme dans la psychose.

« L'écriture poétique maintient, en la transposant dans la langue, cette question paradoxale du hors-temps afin que la vie, par ailleurs, puisse se dérouler (p. 62). »

On découvrira également au fil des pages de nombreuses notations cliniques concernant le traumatisme et sa spécificité par rapport à la névrose ou à la psychose, ainsi que des hypothèses très intéressantes sur les modalités de perception et de symbolisation de l'événement selon l'âge auquel il survient. Par exemple : « Il y a dans l'effroi quelque chose qui refuse la jouissance, et non, contrairement à ce qui s'énonce trop souvent, un trop plein de jouissance » (p. 88), ou encore le poids du déni et du refoulement qui requiert de la part de l'analyste une grande prudence du fait du risque pour l'analysant si la levée du refoulement est trop brutale. En effet, l'effroi du traumatisme confronte d'emblée au non-sens, écrase l'écran fragile du fantasme qui tisse la réalité psychique, et seul un lent apprivoisement va permettre à la division subjective d'opérer sans se confondre avec l'anéantissement de toute subjectivité, car les dimensions de la perte, du manque, de la castration symbolique sont brouillées par le recouvrement du Réel. L'auteure souligne de même la tendance du traumatisme à faire « point d'origine » pour le sujet, et l'importance de réinscrire les faits dans une historicité, ce qu'elle illustre à travers plusieurs récits cliniques. Au-delà, le traumatisme ne serait dépassable qu'à la double condition d'être articulé à la fois dans l'intime et dans le lien social, en mettant ces questions au travail dans le collectif. C'est cependant encore loin d'être vraiment le cas, et notamment en ce qui concerne l'histoire de nombreux événements méconnus de la guerre d'Algérie, ces évocations étant encore lourdes de conflictualité quand elles affleurent dans le débat public, de part et d'autre des deux rives de la Méditerranée.<sup>2</sup>

On ne peut en effet négliger que l'oubli est coextensif du politique (« Il est interdit de rappeler les malheurs », fut le premier décret athénien émis après la victoire des démocrates sur l'oligarchie des Trente, dont une des conséquences fut la condamnation de Socrate), et que la mémoire est toujours une lutte contre le politique qui s'appuie, tout comme la névrose, sur le refoulement, autre nom de ce qui est, dans le social, le politiquement correct.

Cela expliquerait-il que ces élaborations ne peuvent parfois se réaliser que dans les marges, au un par un, comme « bricolage » au sens noble du terme, c'est-à-dire inventif ?

Le travail persévérant de Simone Molina en illustre la fécondité.

---

2. Voir par exemple le remarquable film-documentaire de Jean-Pierre Lledo : *Ne reste dans l'oued que ses galets*, datant de 2007, rebaptisé : *Histoires à ne pas dire*, après qu'il eut été interdit de projection en Algérie.